

Terres d'Ecosse

Sur des photos d'Emmanuelle A.

Même le sable importune.

Il nous faut l'absolu désert.

Jusqu'à son nom doit s'effacer devant l'évidence de sa croissance. Le mystique défaille au moment d'user des mots pour dire l'indicible.

Je rêve d'une plante absolument consciente d'elle-même, ivre de croissance et ivre de langage, sachant conjuguer croissance et auxèse, parvenant ainsi à l'existence hyperbolique de son pur exister, l'équilibre enfin trouvé entre langage et silence, être et langage, croissance et silence lui permettant, par concaténation-imbrication des mots-commentaires et des faits de croissance bruts d'anticiper le moment fatal où les mots devenus des actes infléchiront sa croissance indéfinie vers l'inconnu qui s'ignore.

Fatalité toute humaine qui achève sa course dans de rares œuvres d'art qui dardent leurs rayons jaunes et bleus sur un temps en voie d'invagination.

Temps du reflux, temps qui reflue en lui-même.

Processus sans douleur, non létal, douce traversée des espaces rebelles revenus à eux après un long sommeil.

Mémoire des lieux en l'absence des hommes, par eux advenue.

Salut à l'aigle.

Approche inlassable des orages.

Jetzt aber blüht es

Am armen Ort.

Und wunderbar gross will

Es stehen.

Maintenant cela fleurit

En pauvre lieu.

Et merveilleusement grand veut

Paraître et se tenir.

F. Hölderlin

Je ne l'oubliais pas, le monde est fondé sur lui-même, et seule la terre est l'assise des dieux. De là encore le sentiment si lourd de ma responsabilité, le sérieux avec lequel je devais m'approcher de moi-même, me suivre dans cette épreuve qui m'obligeait à vivre en-deçà de moi, dans l'intimité de l'erreur, dans cette entente avec ce que je ne pouvais tout à fait comprendre, et que je devais soutenir fermement, sans m'y soustraire, et, autant que je le pouvais, sans m'égarer.

Celui qui ne m'accompagnait pas, 1953, Maurice Blanchot

La nature, cet ensemble de forces élémentaires qui se combattent et collaborent inlassablement, cet ensemble d'écosystèmes fragilisés par l'action humaine, voilà qu'au cours d'un voyage d'étude ou d'un séjour de vacances elle tombe sous les yeux du marcheur ou du savant, et c'est alors toujours la même chose qui a lieu : l'impossible retour aux origines irrémédiablement perdues, l'impossible fusion de l'humain et de la nature, l'humain ne pouvant tout au plus que s'immerger quelque temps dans cette nature qu'il a rejetée voici maintenant plusieurs millénaires.

Il s'immerge, mais en organisant sa survie dans un monde toujours aussi hostile. Il renoue avec l'humilité des premiers temps, avec les ruses ancestrales aussi du chasseur-pêcheur-cueilleur.

Il chasse, il pêche au minimum, un minimum. Il prélève sagement de quoi se nourrir et se chauffer, puis il repart vers la civilisation, ses soucis et ses loisirs, son histoire boiteuse, ses grandes catastrophes et ses petits malheurs, ses guerres incessantes et ses paix fragiles.

Qu'a-t-il appris durant ce séjour qu'il ne sache déjà ?

Il peut observer tant qu'il veut, découvrir de nouvelles espèces, comprendre de mieux en mieux les divers biotopes, devenir expert en climatologie, minéralogie, géologie, etcetera... ou bien mener la vie sauvage du civilisé bien équipé, toujours il lui manquera le fond qu'il explore : cette nature rude et coriace qu'il observe, mais qui jamais ne l'accueille en son sein.

Il accumule des connaissances et développe des pratiques de survie. Il fréquente au plus près le grand danger anonyme. Toujours, il bute sur cette vérité élémentaire : le travail est le fond qui manque le moins. Il faut s'affairer, faire du feu, chasser, pêcher et manger, s'abriter pour la nuit et pouvoir dormir afin de reprendre des forces.

Eparses, des épaves de toutes sortes jonchent les plages rocheuses.

Pas un récif qui ne soient à l'abri d'une bouteille en plastique ou d'un filin pourri, pas un coin de plage qui n'échappe aux débris en tous genres, grands et petits, intacts ou disloqués, rongés ou délavés par le sel marin.

A cela s'ajoute l'hécatombe des êtres vivants qui meurent en ces lieux isolés et désolés. Des os et des plumes, des squelettes partout.

De cet ensemble aléatoire, Emmanuelle, entre plongées sous-marines et virées en canoë, aime à faire des œuvres éphémères, tantôt arrangements de matériaux hétéroclites, tantôt sculptures éphémères abandonnées aux vents et aux marées.

Ses œuvres donnent une seconde vie à ce qui fut vivant, et ce faisant donne à voir et à sentir la beauté sauvage des lieux, tout comme le fait à sa façon cette artiste écossaise qui a eu l'idée d'implanter sur une jetée abandonnée une structure métallique supportant des filins à l'imitation d'une toile d'araignée au travers de laquelle le regard curieux perçoit la magnificence des lieux.

Toutes ces œuvres, durables ou éphémères, interrogent avec douceur, avec humilité mais sans servilité aucune, la beauté sauvage des lieux, beauté qui s'ignore, et que seul l'œil et la main

de l'artiste en profondeur révèlent non à elle-même, mais à ceux et celles qui veulent bien se pencher sur elle qui n'acquière pleine existence que dans *l'œuvre d'art de passage*.

Que, dans ces œuvres, vie et mort coexistent en toute intimité, sans voile et sans pudeur atteste de la totale absence de ressentiment qui anime ces images vécues-réalisées en Ecosse.

La question lancinante qui émane de ces images n'est pas celle de savoir si la vie vaut d'être vécue.

Vécue, elle l'est de toutes façons, et l'artiste n'ajoute à ce fait que sa volonté de la voir vécue *de toutes les façons* en accord avec ce qui est, avec ce qui vient et fatalement disparaît, question comprise.

Question dénuée de ressentiment, en cela en-deçà de l'histoire, proche de la nature, comme elle sauvage et libre.

Travail encore certes, mais non rentable, ne produisant aucun bien consommable, pure consommation de l'instant dans le temps, comme sait l'être le geste sûr du chasseur au moment de décocher sa flèche-pensée.



Ces deux-là trouvent moyen de prolonger leur dispute jusque dans la mort avec pour seul témoin les galets indifférents et le regard curieux du photographe qui ne peut s'empêcher de voir un signe dans cette figure arrangée par le hasard.

Mais qui se hasarderait à donner un sens définitif à cette image fortuite ? La mer houleuse se chargera de faire place nette.

Pour l'heure, reconduite à sa plus simple expression, cette image de mort n'en est qu'une aux yeux du promeneur assez délicat pour s'arrêter à cette image insolite.

La nature n'a pas cette délicatesse. Elle ignore et la vie et la mort, ne distingue pas image et réalité.

La mort véhiculée par l'image n'est donnée qu'aux hommes qui partagent avec les bêtes la vie dans le réel dont le terme ultime est la mort.



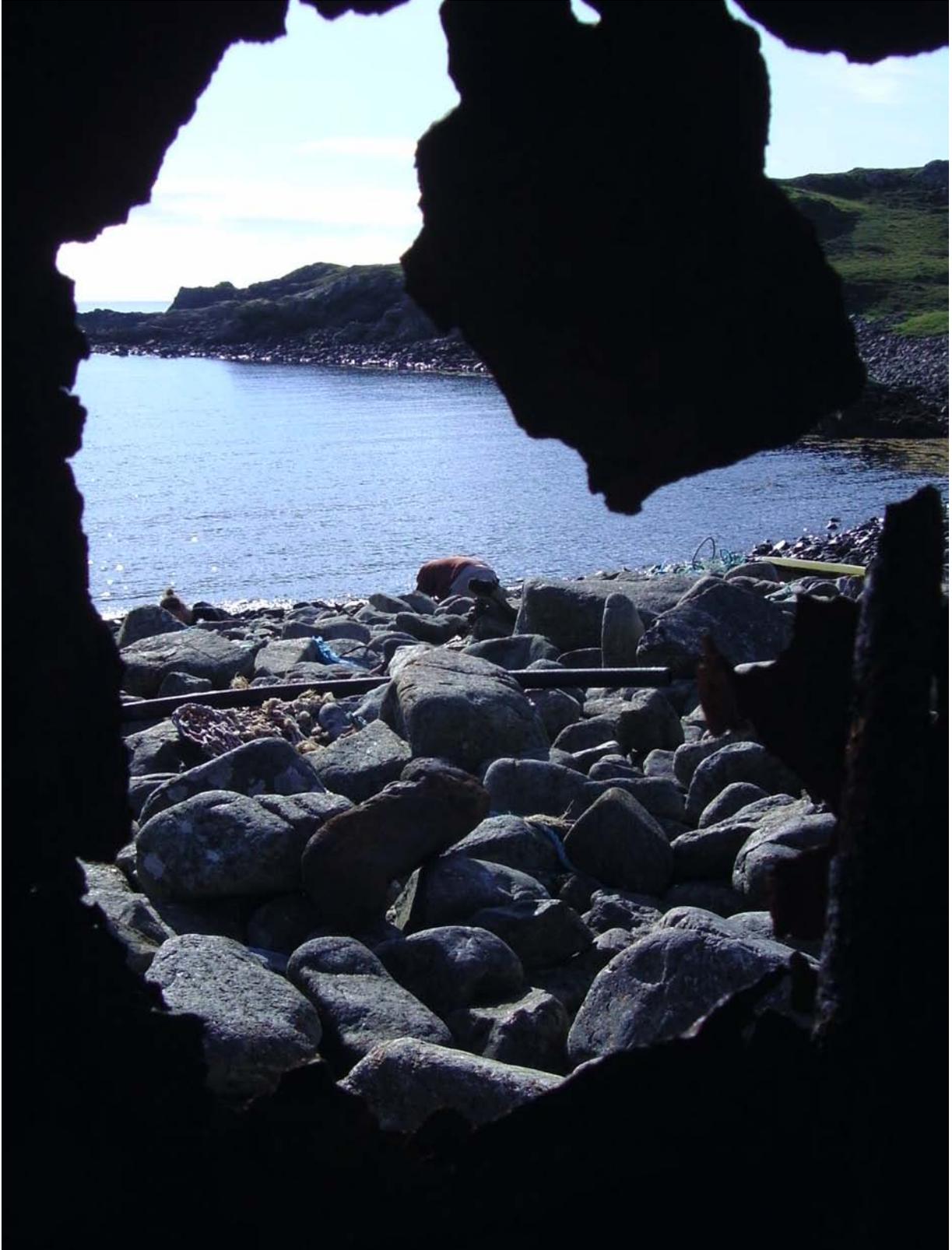
Sous un ciel de papier mâché, le fier volatile marin n'a plus qu'une tête de fortune pour braver les airs.

Os et plumes bientôt dispersés au vent lui font une frêle armure que le vent affole.

Les herbes gourmandes, bientôt, envahiront l'enceinte d'os et de plumes.

Tête de pierre, tête de pioche qui s'obstine à donner du bec au cœur d'une existence ruinée.

Rivages et ravages, ramages et plumages en une seule image conjoints.



Du volatile ne subsiste pour quelque temps que le fier plumage.

Le reste n'était que carcasse éparse mangée par le vent et les bêtes, lavée par la pluie, desséchée par un maigre soleil.

Monument élevé à la mémoire de l'oiseau inconnu qui, de vagues en rochers, vola sa brève vie durant, avant de finir là sous la main humaine et un regard amène seul à même de lui ériger un semblant de pinacle à défaut d'une tombe qui ne lui sied pas.



L'océan-poubelle rejette sur les plages d'un monde tout ce que les hommes ont jeté par-dessus bord.

Sans relâche, la houle apporte son lot de misère, d'objets insolites, obscènes, ravagés.

C'est à travers eux, au travers de l'un d'eux que le paysage prend toute sa dimension d'espace *vierge malgré tout*.

Deux temps s'affrontent, le temps géologique long qui a dessiné les côtes marines promises à de lents bouleversements que les humains ne peuvent imaginer qu'à l'aide d'un logiciel et le temps bref, répétitif, lassant des hommes qui souillent le paysage.

Prévisibilité des évolutions géologiques, imprévisibilité foncière de l'histoire humaine...

Souillure et virginité cohabitent, ne s'interpénètrent pas.

Le marcheur navré constate, documente.

Restent des images d'un paysage solide qui vit au rythme des marées et des saisons, invariablement souillé par l'afflux de détritits.

Ces derniers illustrent à merveille l'humaine condition, l'incroyable gâchis d'énergies et de matériaux dont seuls les hommes sont capables, en cela encore plus dépensiers que la nature pourtant peu avare en catastrophes en tous genres.



Les plumes, malicieusement, dessinent une courbe interrogative dont le point, rouge-homard, n'en reste pas là, appuyé qu'il est sur la pierre millénaire d'où émergent deux tibias et la figure de proue d'un squelette d'oiseau marin.

Les plumes et le bec furent les outils de l'oiseau chasseur. Dispersés, tous deux conduisent au point de vie et de mort voulu par la sculpteuse.

Point de vue et de mort aussi bien.

Vie ruinée que l'artiste interroge à sa manière féroce, semblant dire à qui veut le voir que la vie est toute entière question sans réponse qui ramène à la mort sans phrase.



La mer, la mer avant toute chose, et pour cela préfère les terres survivantes battues par les vents offrant point d'appui au regard et habitat itinérant.

Une maison en ruines face à la mer atteste qu'ici on vécut tant bien que mal.

La jetée inutile est devenue objet d'art.

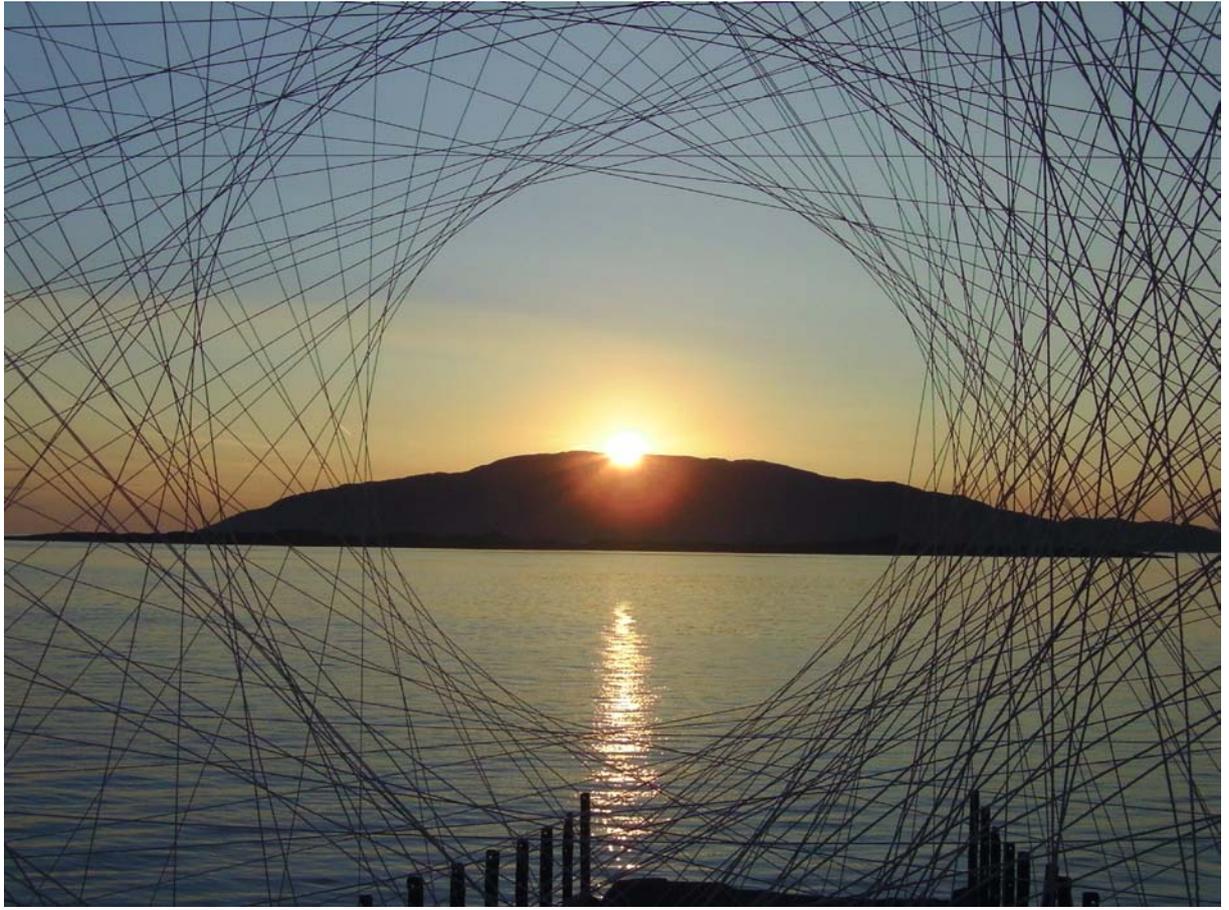
Elle accueille une structure métallique fine composée de filins d'acier qu'une Arachné moderne a posée là face à la mer houleuse.

Il s'agit de voir encore et encore l'entier paysage par le truchement d'une structure géométrique toute humaine.

Comme si ce qui est, tout ce qui est n'acquerrait sens, constance et consistance qu'à partir du moment où les hommes et les femmes s'en mêlent pour *démêler indissolublement* l'humain et les éléments.

La toile d'acier donne à voir en concentrant le regard sur une infime part de la côte.

Libre au passant curieux d'y capter un soleil crépusculaire posé sur l'île qui lui fait face ou bien au contraire de promener son regard à travers les filins opportuns qui n'occultent pas la vue, la filtre plutôt, la prend dans ses rets pour la rendre encore plus vivante.





Jean-Michel Guyot - 12 août 2014